

## Correspondance du Capitaine Duvoisin

---

### (SUITE <sup>(1)</sup>)

---

35. (Au même. 8 janvier 1862).

Mon frère vient de m'apprendre que la caisse annoncée par la dernière lettre de V. A. est arrivée à Bayonne.

La manière dont les traducteurs français de la Bible ont rempli leur tâche me préoccupe médiocrement; ce qui m'importe, c'est de connaître le sens que les commentateurs attribuent aux passages dont l'intelligence est difficile. Après cela, traduire les termes du texte avec le plus de précision possible, voilà le plan que je suis avec plus ou moins de bonheur; et les livres sapientiaux me mettent à une rude épreuve.

Je me suis sans doute mal exprimé en laissant croire à V. A. que le livre de la Sagesse est traduit. C'est maintenant qu'il est sur le métier et chaque jour je remplis un coin du cadre; toutefois je fais en un jour à peine le tiers de ce que je faisais dans les livres historiques. Mon travail vaudra ce qu'il vaudra; mais à coup sûr il y aura ici plus de difficultés vaincues que dans les livres précédents.

36. (Au même. 5 février 1862).

Je puis enfin vous adresser la seconde partie des Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques et le livre de la Sagesse, 26 feuilles de manuscrit. Je pense que V. A. les attendait avec impatience; mais il y a là des passages si difficiles à traduire et qui m'ont arrêté si longtemps, que je m'estime heureux d'arriver à l'Ecclésiastique. Ici le labeur ne sera pas moins rude, je le sais; néanmoins, ayant dépassé la moitié de la Bible, j'aurai je crois plus de courage pour renverser les obstacles que je rencontrerai sur ma route.

37. (Au même. 15 février 1862).

J'ai reçu les six feuilles, pages 593 à 640, qui me sont parvenues

---

(1) XIX, p. 58.

avec la ettre dont V. A. m'a honoré sous la date du 10. Je tâcherai de traduire le livre de l'Ecclésiastique pour le jour marqué. Le temps s'adoucit et ce n'est pas indifférent pour les douleurs que les thermes ne m'ont point retirées. Au reste, les premiers chapitres de l'Ecclésiastique semblent promettre un travail assez facile. Je m'en acquitterai de mon mieux.

38. (A. M. l'abbé ? ? ).

Tout en vous remerciant des choses flatteuses que vous voulez bien me dire sur ma traduction de la Bible, je dois reconnaître que je les mérite assez peu. Si quelque chose doit étonner, c'est que je n'aie pas su mieux profiter d'études commencées en 1828, quelquefois négligées à cause de mon état, mais jamais abandonnées. J'ai lu et annoté tous nos meilleurs livres; j'ai habité toutes les parties du pays basque français, et partout j'ai pris des notes. Avec un arsenal aussi bien fourni, j'aurais dû mieux faire que je ne fais. De voir mon travail imprimé au fur et à mesure que je compose, de traduire un livre dont il faut autant que possible la lettre et non le sens, de peur d'errer, et de n'avoir par la liberté que vous me supposez, sont d'assez légères excuses, vu les moyens considérables que mes travaux antérieurs me fournissent. Toutefois j'aime à croire que ce livre en conservera de nombreuses traces et que la langue n'y perdra pas.

Vous voudriez, M. l'abbé, voir dans ma traduction les anciennes expressions qui se trouvent dans les livres. Cela m'est interdit. J'en ai fait néanmoins quelque usage, parce que cela est indispensable. Il m'est également défendu d'employer des termes qui ne soient point usités en Labourd. Là encore j'ai dû transgresser la défense; mais avec quelle réserve! J'ai été souvent relevé et quelquefois effacé pour mes contraventions.

Ainsi je ne puis me servir de presque aucune des expressions que vous me citez. Quelle qu'ait été ma discrétion à cet égard, je suis sous la menace de voir mes péchés signalés dans une introduction qui paraîtra plus tard.

Des Basques qui parlent leur langue d'une manière machinale, sans connaître son esprit, ni sa manière de procéder, prétendent que tous les termes qu'ils ne connaissent pas sont forgés; notamment c'est la qualification dont ils se servent en parlant des dérivés qu'ils n'ont pas appris de leur maman. Je n'en citerai qu'un exemple. J'ai dit *harrapakina*, pour butin; *buluzkina*, pour dépouille. Quelqu'un a trouvé que ce n'est pas basque. Ne dit-on pas

*Churikina*, balle de maïs?  
*Ichurkina*, eau qui a servi à laver?  
*Aphainkina*, restes de vannage du froment?  
*Errekina*, combustible?  
*Ihaurkina*, litière de bétail?  
*Mozkina*, épargne, profit?  
*Chahukina*, balayures?  
*Arkchina*, fumier de brebis?  
*Ondakina*, sédiment?  
*Soberakina*, superflu?, etc., etc.

Les quelques citations que vous avez bien voulu me faire me prouvent que vous avez retiré du fruit de vos lectures et des observations personnelles auxquelles vous vous êtes livré; cela révèle un goût particulier, trop rare hélas! Ce goût qui produit les spécialités dont le mérite est apprécié dans tous les temps. Et pour ne citer qu'un exemple approprié au sujet, pensez-vous que la gloire modeste d'un Du Cange ne résistera pas mieux au temps que le bruit qui se fait autour d'écrivains de nos jours, pères de centaines de volumes?

Si vous aviez quelques loisirs à donner à l'étude de notre langue je pourrais bien vous indiquer un de ses côtés essentiels, à peine effleuré par nos grammairiens qui ne me paraissent pas avoir compris son importance extrême dans l'économie de la langue. Je veux parler de ce que l'on a appelé diversement désinences, *terminaisons*, *affixes*, *suffixes*, etc.

Notons tout d'abord que l'on ne peut appliquer au basque, d'une manière juste les dénominations et divisions des parties du discours, trouvées par les grammairiens. En descendant dans les entrailles de la langue, on ne trouve à proprement parler dans le basque ni substantif, ni verbe, ni adjectif, etc., mais bien le *hitza* auquel s'adaptent une multitude de combinaisons auxquelles je ne trouve pas de nom plus approprié que *désinence*. Et bien, ces désinences, en s'adaptant au *hitza*, ne pourvoient pas seulement aux formes substantives, adjectives, etc.; mais, se pliant à toutes les exigences de la pensée, elles suivent l'idée dans toutes ses modifications, distinctions et expansions possibles.

Le *hitza* n'est autre que le *mot indéfini*, la racine, l'impératif. Ainsi *ustel*, *ustel-a*, *ustel-tzea*, *ustel-korra*, *ustel-tasuna*, *ustel pena*, etc., etc. Cette désinence a pris le nom d'affixe.

Mais si une désinence suit toujours le *hitza*, quelquefois une

autre le précède en même temps comme dans *erre-berri-tzea*, *bereros-pena*. C'est ce qu'on a appelé suffixé.

D'autres fois, la 2<sup>me</sup> désinence se place à la suite du *hitza*, forme corps avec lui et devient l'impératif auquel s'adapte l'afixe, comme dans *lohi-tzea*, *lohizta-tzea*, *hazta-tzea*, *hazta-ka-tzea*. On peut appeler cela interfixe.

Et, pour vider entièrement la question, j'ajouterai qu'il y a trois lettres préfixes *N*, *Z*, *D*, qui, dans certaines formes syncopées du verbe, varient suivant les temps et les personnes, comme dans *diot*, *diozu*, *dio*, *nioen*, *zinioen*, *zioen*, *narama*, *zaramatza*, *darama*.

En fin, outre les désinences qui par elles-mêmes n'ont aucune signification, mais bien une valeur significative, il y en a d'autres qui sont eux-mêmes *hitzak*, devenant de vraies désinences comme dans *eskuztaldia*, *egimbidea*, *basoilarra*, *astakbarloa*, *janthordua* (*jan ordua*), *mugarria* (*muga harria*).

La désinence se trouve en toute parole; ses combinaisons sont aussi curieuses que variées, et qui ne les étudiera pas ne pourra point dire: je sais le basque. Il serait donc on ne peut plus intéressant de faire connaître cette perspective inexplorée de la langue basque. Combien y a-t-il de ces désinences? Personne ne l'a dit. Je présume qu'il y en a environ 150 ou davantage.

*Bihurkundera*, *biburgunea*, *bihurkuntza*, *biburpena*, *bihurgarria*, *bihurkizuna*, *bihurkeria*, *eskumena*, *eskualdea*, *eskutara*, *bargina*, *bargintza*, *errekina*, *sagardia*, *gordegailua*, *sagarkia*, *sagartzea*, *sagarketa*, *pilotaria*, *lasterkaria*, *lurrekoa*, *lurrezkoa*, *lurrerakoa*, *lurretikakoa*, *lurrarekilakoa*, *themaxua*, *bekhaiztia*, *jainkotiarra*, *jangura*, *sinhespera*, etc. etc.

Voilà quelques échantillons auxquels je crois inutile d'en ajouter d'autres. C'est le plus riche système connu de dérivation et dont les autres langues ne possèdent que des parcelles. Nos désinences mettent la parole au service de toutes les impressions. *Eztia*, *eztittoa*, *eztichkoa*, *eztikara*, *eztikorra*, *eztikoya*, *eztigarria*, *eztizalea*, et tout n'est pas là... Voyez que de distinctions de modifications, à rendre dans les autres langues par des périphrases!

Il y a là une étude à faire, une étude non seulement curieuse à plus d'un titre, mais dont l'importance est vraiment grande. Elle n'est cependant pas difficile pour un basque; elle demande seulement de l'observation.

Entraîné par le sujet, je me suis trop oublié. Je termine, M. l'abbé, en vous engageant à jeter de temps à autre un coup d'œil sur cette

partie ignorée de notre langue; et au bout de quelque temps, sans effort d'esprit, vous parviendrez à réunir les parties éparses de l'édifice.-

**39.** (Au prince L. Lucien: Mars 1862).

Je viens de recevoir, avec la lettre de V. A., en date du 2, la moitié de banknote et les feuilles d'impression qui y sont annoncées. Je suis désolé des embarras qui résultent de l'ignorance de notre distribution des postes. J'ai toujours demandé des affranchissements jusqu'à destination. Chaque fois il a fallu une étude; je ne paie que deux ou trois jours après, et jamais la taxe n'est la même, bien que le poids de six feuilles envoyées en nombre régulier ne doive guère varier. Je vais faire de nouvelles recommandations et j'espère que je serai plus heureux à l'avenir.

Au reste, je n'aurai pas longtemps affaire à la poste de Bardos. ici l'air est trop vif pour moi, à cause du rhumatisme qui se promène par tout mon corps. Il ne m'empêche pas de travailler; seulement ma tête se fatigue trop vite, et le malaise me fait quitter le travail pour le reprendre un instant après. C'est le moyen, je le vois, d'avancer lentement en besogne.

Je vais m'occuper immédiatement de la correction des dernières épreuves. Pour le manuscrit je serai en retard, je le crains, mais en aussi faible retard que je pourrai...

**40.** (Au même. 13 mars 1862).

Je jette aujourd'hui à la poste les épreuves des livres sapientiaux. Je ne sais si j'arriverai à satisfaire les exigences de la poste anglaise...

A cause de quelques erratas que V. A. a indiqués et de quelques virgules que j'ai marquées pour abrégér les explications écrites, je ferai affranchir les épreuves comme si je les avais corrigées...

**41.** (Au même. 29 mars 1862).

J'ai l'honneur d'adresser à Y. A. 22 feuillets de la traduction du livre de l'Ecclésiastique (pages 415 à 436). Je mets séparément à la poste un mandement de l'Evêque de Bayonne, imprimé en 1823; et un diplôme d'agréé à la Confrérie du Saint-Rosaire d'Urrugne (de 1763). Cette pièce serait sans intérêt, si elle n'ajoutait pas un numéro à votre collection basque, et elle est probablement unique en son espèce. Si V. A. désire une traduction souletine du Testament de Louis XVI, je pourrai la lui envoyer.

**42.** (Au même. 18 avril 1862).

Je n'ai pas été assez heureux pour terminer plus tôt la traduction du livre de l'Ecclésiastique. Je l'adresse aujourd'hui à V. A. Je

mets en même temps à la poste la traduction du Testament de Louis XVI. Je crois que votre bibliothèque en possède déjà quelque exemplaire; mais, en cela, l'excès ne nuit pas. C'est mon frère qui a découvert les imprimés annoncés par ma dernière lettre. Il a été heureux de les offrir à V. A.

M. d'Abbadie partit de Bayonne pour Paris et l'Allemagne le 18 février, pour quelques mois. Je ne sais s'il est de retour.

**43.** (Au même. 20 avril 1862).

Avant de répondre à la partie de la lettre de V. A. du 21, relative à la topographie linguistique du Pays Basque, j'ai voulu prendre des renseignements sûrs en ce qui concerne les communes que je n'ai pas visitées personnellement.

Voici les dernières communes basques, en partant du bord de l'Océan, arrondissement de Bayonne: Bidart, Bassussarry, Arcangues, Saint Pierre d'Irube, Mouguerre, Lahonce, Briscous, Urcuit, Bardos.

Arrondissement de Mauléon: Orègue, Arraute, Masparraute, Labets, Biscay, Ilharre, Arbouet, Arberats, Etcharry, Aroue, Charritte, Arrast, Moncayolle, Barcus, Restoue, Laguinge, Haux, Licq et Sainte-Engrâce. Nous voilà sur la limite de l'Espagne. Il ne reste plus qu'à mentionner Esquiule, basque, dans l'arrondissement d'Oloron.

A Anglet il y a beaucoup de Basques; un bon nombre à Labastide-Clairence; à St. Pierre d'Irube, bon nombre de gascons. Je note ceci parce qu'ailleurs le mélange des deux populations. est moins marqué. Biarritz, Urt, Guiche, Sames, Bidache, Came, Aran-cou, Bergouey, Viellenave, Osserain, Gestas, Montory, sont gascons et béarnais.

Notons que les Béarnais n'entendent pas être confondus avec les gascons. Ils s'estiment supérieurs à eux, et ils s'attachent à eux, préférablement aux autres types français.

Il y a quelque trente ans, le peuple ne se permettait pas la diligence. Nos conscrits partaient pour Pau à pied. Les Labourdins rencontraient les Bas-Navarrais en route. On cherchait à noyer le chagrin de la séparation dans des libations et le vin amenait des querelles. Ils devenaient amis en Soule, et s'unissaient contre les Souletins; lesquels devenaient leurs frères en Béarn. Une fois sortis du département, Basques et Béarnais battaient tout le monde sur leur passage. Les Gascons n'en pouvaient espérer l'appui, qu'à la condition de prendre le rôle de protégés; ils n'étaient pas considérés

comme frères. C'est ainsi que nos futurs héros arrivaient au régime en combattant. Ces anciens militaires dont la douane est remplie m'ont raconté cent scènes drolatiques de l'espèce.

Après ce trait de mœurs, je reviens à la topographie linguistique. Tous vos renseignements, Mgr, étaient parfaitement exacts, si ce n'est au sujet de Labets, où j'ai été attiré l'an dernier par les bains thermaux. Ce village est habité par des exclusivement basques pur sang; je puis en donner l'assurance à V. A.

Je n'ai jamais en le loisir d'examiner la grammaire de Lardizabal. Mais tout récemment ayant dû y faire une recherche, j'y ai entrevu beaucoup d'observation, avec cela qu'elle laisse à désirer sous les rapports d'étendue et d'ensemble, faute qui donne naissance à des erreurs.

Lardizabal n'a pas non plus compris le rôle essentiel que jouent dans la langue les désinences (mot adopté par Léluse), affixes et suffixes de Salaberry. Et cependant toute l'organisation des mots est là. Dans la théorie du langage, la racine est la souche de laquelle doivent partir toutes les branches, les ramifications, les feuilles, les fleurs et les fruits. Voilà l'idée avec ses directions, ses distinctions et ses nuances, usivant tous les méandres, arrivant de la pensée et créant les termes propres à communiquer l'idée dans la mesure voulue. Quelle langue possède un système de transformation aussi étendu, aussi bien agencé, aussi simplement savant que le basque! Et même s'en trouve-t-il?

La connaissance de ce système est nécessaire à tout bon écrivain. Et cependant les grammairiens ont à peine effleuré le sujet. J'ai eu la pensée d'engager à en faire l'étude et à écrire son travail un ecclésiastique que je ne connais pas, mais dont la correspondance me révèle l'aptitude. Il y a plus de deux mois que j'ai commencé à son intention une lettre que je n'ai pu terminer, faute d'avoir le temps de lui donner tout le développement nécessaire. Je l'achèverai quand je pourrai.

Je termine, Mgr, en vous annonçant le retour des épreuves dans un ou deux jours.

44. (Au même. 16 mai 1862).

Je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont V. A. m'a honoré sous la date du 8 de ce mois. Elle est arrivée pendant une absence que j'ai été obligé de faire.

Je n'ai parlé des antipathies et des sympathies béarnaises que comme trait de mœurs. Cela n'a rien à faire avec la classification linguistique. De même, le mélange de Basques et de Gascons dans

les communes d'Anglet, Labastide et de St. Pierre d'Irube n'empêche pas que les deux premières ne soient gasconnes, et la dernière basque. Mon observation peut entrer dans une notice, quand on en fait; voilà tout.

Je me conformerai au désir de V. A. et enverrai la traduction d'Isaïe toute entière. Je n'y trouve pas autant de difficultés que dans les livres sapientiaux.

En morale, chaque peuple a sa manière propre de voir et de sentir les choses. Il est des distinctions que tous ne font pas; tel sentiment est plus développé chez les uns et les termes sont à l'avantage. Aussi la précision, l'observation des nuances sont-elles difficiles à garder dans la traduction...

45. (Au même. 27 juin 1862).

Je pense que V. A. attend avec quelque impatience la suite du manuscrit de la Bible. Je suis en mesure de lui envoyer aujourd'hui 35 feuillets, contenant toute la prophétie d'Isaïe. Le travail est rude; il ne peut progresser que lentement. Il ne faut pas se rebuter. C'est ce qui est arrivé sans doute à M. de Genoude. Après des parties très bien faites, il en donne d'autres où l'on se demande si c'est vraiment la Bible qu'il traduit.

46. (Au même, 5 juillet 1862).

Le 30 du mois dernier, j'ai reçu la lettre dont V. A. m'a honoré le 27, ainsi que les feuilles d'impression qu'elle m'annonçait.

Bien que j'aie autrefois résidé à Baïgorry, ne me fiant pas à mes souvenirs, j'ai écrit le jour même de la réception de votre lettre à un ami de Baïgorry, dont je reçois à l'instant la réponse,

A Baïgorry, on dit *oilho*, *oilhar*, sans mouiller; on dit aussi *jin*. Une particularité que V. A. connaît peut-être, c'est que dans la vallée d'Ossès, en y comprenant Bidarray, on dit *gin*. L'exception est unique. Ce qui lui est commun avec la côté, c'est *gan*, d'où le sobriquet de *Ganichtarrak*, donné aux gens d'Ossès.

47. (Au même. 8 juillet 1862).

Il n'est pas surprenant qu'une feuille de mon manuscrit se soit égarée; il eût été plus étonnant que l'imprimeur, qui est nécessairement un homme soigneux, eût pu se garantir constamment de toute confusion. J'ai l'honneur de vous adresser les versets que V. A. me redemande; comme ils ne remplissent pas entièrement un feuillet, j'ai vérifié à diverses reprises les chiffres indiqués dans votre lettre, et j'ai conclu que sans doute quelques versets du feuillet perdu étaient antérieurement imprimés.



Il n'est pas probable que, pour la fin d'août, je puisse traduire Jérémie et Baruch. Au reste, je ne suis jamais en état de dire pour quelle époque je ferai une certaine quantité de travail. Il est des parties très difficiles à traduire; et quelquefois dans un chapitre facile, un seul verset me prend plus de temps que tout le reste. De là ma marche lente, mais je ne m'arrête pas.

*(A suivre)*